

Marcel Kabanda

## Renforcer les liens mémoriels et intercommunautaires

Dans cette interview exclusive, Marcel Kabanda, historien, spécialiste du génocide des Tutsis du Rwanda, revient sur l'évolution des relations entre les communautés rwandaise et arménienne. De la construction d'une mémoire collective à l'impact des pressions diplomatiques sur les commémorations, cette discussion éclaire les défis et les espoirs qui animent ces deux communautés dans leur quête de justice et de solidarité.

**Nouvelles d'Arménie Magazine : Comment évaluez-vous l'évolution des rapports entre les communautés rwandaise et arménienne ?**

**Marcel Kabanda :** La relation avec la communauté arménienne s'est mise en place tout de suite après le génocide des Tutsis. J'ai l'impression que c'est une relation qui a toujours existé. Cela s'est fait naturellement et avec d'humanité. Parmi les personnalités qui ont contribué à ce lien, on compte des figures telles que J. Altounian, S. Papazian du collectif VAN, ainsi que les représentants du CCAF, A. Toranian et F. Papazian. Leur présence aux commémorations et leur engagement ont laissé une marque indélébile, soulignant la profonde humanité qui sous-tend cette relation. Notre relation avec la communauté arménienne dépasse le cadre de l'Histoire pour devenir une amitié sincère, un soutien mutuel. Des événements comme ceux organisés par la JAF Marseille et Amnésie Internationale à Marseille ont été des moments d'échange et de renforcement de liens. Des personnalités comme Yves Ternon ont joué un rôle crucial en favorisant le comparatisme, permettant ainsi une compréhension plus approfondie des génocides. Leur travail a jeté des ponts entre les communautés, révélant les similitudes dans leurs histoires, renforçant la solidarité entre elles et œuvrant à construire une mémoire collective solide.

**NAM : Comment se construit cette mémoire collective ?**

**M. K. :** La construction de relations intercommunautaires implique une réelle ouverture à accueillir l'autre. Des institutions telles que le Mémorial de la Shoah ont joué un rôle crucial en facilitant ces échanges et en favorisant une compréhension approfondie des génocides. Le travail engagé que nous menons avec mes confrères historiens, V. Duclert, R. Kévorkian, C. Mouradian et d'autres, a contribué à cette dynamique, rappelant qu'il est essentiel de tirer des leçons de l'Histoire. La compréhension des événements tels que la Shoah, le génocide des Arméniens et celui des Tutsis, est essentielle pour développer la connaissance et éviter de répéter les erreurs du passé. Au cœur de cette collaboration se trouve un personnage emblématique et fédérateur : Raphaël Lemkin. Son exploration de l'expérience arménienne dans le contexte de la réflexion sur les génocides a servi de point

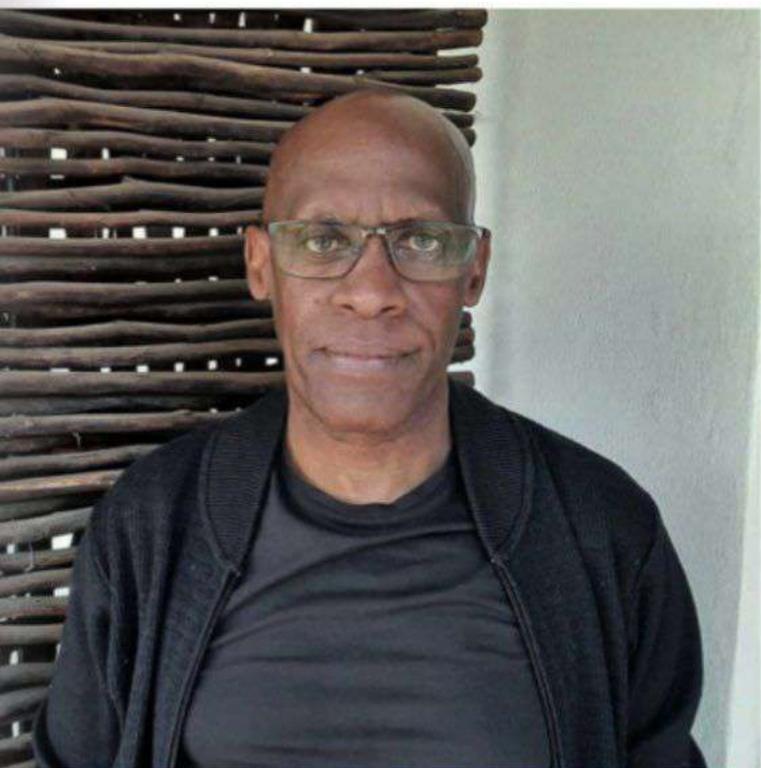
de ralliement pour nos communautés. Sous l'impulsion de V. Duclert, un cycle de conférences Raphaël Lemkin a été inauguré cette année à Montpellier, à l'occasion de la 30<sup>e</sup> commémoration du génocide des Tutsis, avec la collaboration de l'Institut universitaire Maïmonide et l'Université de Montpellier 3. Cette initiative, soutenue par la mairie de Montpellier et son maire, M. Delafosse, témoigne de l'importance accordée à la mémoire collective et à la transmission des leçons du passé pour l'avenir.

**NAM : Quel est plus spécifiquement le rôle de l'association Ibuka dans la transmission de la mémoire en France ?**

**M. K. :** Notre façon de survivre à ce génocide, c'est d'en garder la mémoire. Si nous nous oublions nous-mêmes, ce serait comme oublier nos pères, nos mères, nos familles. Pour transcender le traumatisme et lui donner un sens, il est impératif de lui rendre hommage et de l'intégrer dans le tissu de notre espace public. Depuis la fondation de notre association, Ibuka, en 2002, cette mission est au cœur de notre engagement. Évoquer le génocide des Tutsis, c'est revivifier cette mémoire collective. Les monuments érigés par les collectivités locales sont des témoins muets, mais puissants de notre Histoire. À ce jour, treize de ces mémoriaux ponctuent le paysage français. Le 11 mai à Montpellier et le 4 juin à Lyon, deux nouveaux monuments ont été inaugurés, inscrivant ainsi notre histoire dans la pierre. Ces monuments ne sont pas seulement des constructions physiques ; ils sont des symboles chargés de sens, inscrits dans l'espace public pour interpeller. Ils invitent chaque passant à se recueillir, à réfléchir, à assumer sa part de responsabilité dans la préservation de la mémoire collective. Ils ne contraignent pas, mais incitent à la prise de conscience, à l'action.

**NAM : Y a-t-il eu des échanges entre l'Arménie et le Rwanda à l'occasion de la commémoration des 30 ans de ce génocide, ce 7 avril 2024 ?**

**M. K. :** Le resserrement des liens entre la Turquie et le Rwanda complique les relations entre le Rwanda et l'Arménie. Bien que je ne puisse pas qualifier cela d'ingérence, il est indéniable que ce rapprochement influence les perceptions du génocide des Arméniens et impacte les dynamiques entre les pays. Lors de la



D.R.

**Marcel Kabanda.** Président de l'association IBUKA-France.

25<sup>e</sup> commémoration, le ministre de l'Unité Nationale en charge de la Mémoire a mentionné le génocide des Arméniens dans les discours officiels de commémorations. Il n'y a pas de déni du Rwanda, plutôt une difficulté à intégrer cette reconnaissance de manière plus visible dans le discours officiel et la diplomatie.

**NAM :** *Au mémorial de Kigali, la mention du génocide des Arméniens ne figure plus. Le Rwanda l'a aussi supprimé dans le musée consacré au génocide des Tutsis. Est-ce le résultat des pressions de la Turquie ?*

**M. K. :** Le mémorial de Gisozi, situé à Kigali, est un peu le Yad Vashem du Rwanda. Il a été inauguré en 2004. Les corps de 250 000 Tutsis victimes du génocide, dont les noms sont gravés sur une pierre de marbre, reposent dans les jardins. Au départ, un pan de mur devait être consacré au génocide des Arméniens. Cette référence a disparu. Le pan de mur est blanc, comme en attente de quelque chose. Je n'ai pas assisté aux délibérations qui ont décidé de ce retrait. Vous évoquez une éventuelle pression de la Turquie, on peut en effet redouter que ce pays ne mette sa diplomatie au service du déni. Ceci rend encore plus crucial le combat contre le négationnisme en Turquie même et en mobilisant le système de l'ONU, comme cela vient de se faire pour la reconnaissance du génocide de Srebrenica. Il y a dans la société turque et le monde des forces qui soutiendraient ce combat, à condition de l'organiser.

**NAM :** *Quelle est votre appréhension de la persistance des négationnismes et de l'antisémitisme ?*

**M. K. :** Le monde n'est pas encore sorti de la haine raciale et la lutte contre le négationnisme reste une priorité. La fragilité des

acquis et la persistance des horreurs du passé sont des réalités douloureuses et omniprésentes. Nous le voyons dans la continuité du génocide des Arméniens qui s'est poursuivi par une épuration ethnique de la population du Karabakh. Il y a une forte vulnérabilité des peuples ayant survécu à des génocides et, de ce fait, nous devons être vigilant face au moindre signe de persistance des préjugés, ou à toute manifestation d'intolérance à l'égard de ces communautés, notamment celles frappées par un génocide. L'acte qui a dernièrement souillé le mur de l'Allée des Justes du Mémorial de la Shoah va certainement au-delà d'une réaction à la crise qui se déroule à Gaza. Elle donne libre cours à l'expression d'un antisémitisme jamais disparu.

**NAM :** *Comment développer l'enseignement et la prévention des génocides ?*

**M. K. :** La voie vers une meilleure compréhension et une sensibilisation accrue implique un engagement continu dans le domaine de l'éducation. Ce qui me frappe, c'est l'enthousiasme et la profonde sensibilité que la jeunesse manifeste à l'égard de ces questions. Pour renforcer nos liens communautaires, il serait bénéfique de favoriser la collaboration entre les jeunes descendants de survivants du génocide des Arméniens et les jeunes Rwandais. Depuis 2015, des initiatives importantes ont été prises dans ce sens, notamment avec la demande de la ministre N. Valaud-Belkacem d'intégrer l'enseignement des génocides dans les programmes. Un des objectifs des historiens comme des chercheurs spécialistes des génocides est de collaborer à la création de contenus éducatifs et d'outils pédagogiques adaptés à ces thématiques complexes. Lors de l'inauguration de la stèle mémorielle dédiée au génocide des Tutsis dans le Parc d'Arménie, à Montpellier, le 11 mai dernier, le maire, M. Delafosse, a annoncé qu'il accompagnerait la création d'un pôle de connaissance et de réflexion sur la problématique des génocides, ce qui fera de cette ville un centre de réflexion et de rencontre important pour le développement de projets éducatifs et la recherche. La sensibilisation à ces tragédies reste essentielle pour promouvoir la connaissance, la compréhension et la prévention des atrocités.

**NAM :** *Que pouvons-nous apprendre les uns des autres ?*

**M. K. :** Pour traverser le temps nous avons besoin de toutes ces mains tendues et que nous tendons aux autres. C'est cette solidarité et cette amitié qui nous permettent de maintenir notre dignité. Ce que j'admire particulièrement chez les Arméniens, c'est leur capacité à rester dignes face à l'adversité. Ce qui m'impressionne profondément dans la jeunesse arménienne, c'est sa volonté inébranlable de poursuivre le combat contre le déni et la justice, malgré le temps qui a passé. L'an prochain, nous commémorerons les 110 ans du génocide des Arméniens. Je me demande si, dans 110 ans, un Rwandais se souviendra encore de ce qu'il s'est passé en 1994 ? Cette réflexion soulève des questions essentielles sur la transmission de la mémoire et l'inscription de repères historiques dans la conscience individuelle et collective. ■

*Propos recueillis par Annick Asso*